



isans | Immigrant Services
Association of Nova Scotia

Résilience & Réétablissement

**Histoires de réfugiés
en Nouvelle-Écosse**



Résilience & Réétablissement

Histoires de réfugiés en Nouvelle-Écosse

REMERCIEMENTS

La présente collection n'est qu'un exemple des différentes histoires des nombreux réfugiés venus s'établir en Nouvelle-Écosse. Nous aimerions remercier tous ceux et celles qui ont contribué à ce recueil, et plus particulièrement les personnes et les familles qui nous ont livré leurs témoignages. Nous désirons également remercier Mme Valerie Mansour et M. Riley Smith, qui ont combiné leurs talents respectifs d'auteur et de photographe pour créer ce très bel ouvrage.

FINANCÉ PAR

 Citizenship and Immigration Canada Citoyenneté et Immigration Canada

Chacun de nous a déjà vu à la télévision des images bouleversantes de réfugiés qui fuient une guerre civile et sont obligés de vivre dans des camps de réfugiés aux conditions épouvantables. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi ils se sont retrouvés là et où ils sont maintenant? Savez-vous que des milliers de ces personnes considèrent aujourd’hui la Nouvelle-Écosse comme leur domicile? Il peut s’agir de vos voisins, de vos collègues, du professeur de votre enfant ou encore du pompier qui répond à votre appel d’urgence 911.

C’est avec honneur et fierté qu’ISANS (Association pour les services aux Immigrants de la Nouvelle Écosse) vous présente quelques-unes de ces personnes fascinantes. Ce recueil de témoignages fait état de la force de résilience et des efforts de ces personnes pour se bâtir une nouvelle vie, pour elles-mêmes et leur famille. Vous lirez le récit des pertes, des combats et des difficultés qui ont pavé leur route vers la Nouvelle-Écosse et en cours d’établissement. Malgré ce qu’elles ont vécu, ces personnes fantastiques ont trouvé le courage d’avancer et de refaire leur vie; elles redonnent maintenant à leur nouvelle communauté et enrichissent chacune de nos existences.

Qu’est-ce qu’un réfugié?

Personne ne choisit d’être un réfugié. Les réfugiés peuvent être riches ou pauvres, hommes ou femmes, médecins ou fermiers. Un réfugié est une personne qui, craignant avec raison d’être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors de son pays d’origine, et qui, du fait de cette crainte, ne peut ou ne veut pas retourner dans ce pays (Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés — UNHCR).

Le nombre de personnes déracinées dans le monde atteignait, à la fin de 2012, 45,2 millions, dont 11,1 millions de réfugiés (UNHCR, 2013). Le

Canada a une solide tradition en matière de protection des réfugiés. Conformément aux engagements que nous avons pris dans le cadre de la Convention de Genève de 1951, le Canada a assuré la protection de milliers de réfugiés au sens de la Convention, et ce, grâce au Programme d’aide au rétablissement (PAR) ainsi qu’aux programmes de Parrainage privé de réfugiés et de Protection des réfugiés au Canada.

Tous les réfugiés du monde ont une chose en commun : ils ne peuvent vivre en paix, dans la dignité et en toute sécurité, dans leur propre pays. De nombreux réfugiés fuient leur pays en raison de la guerre ou de la persécution. Bon nombre d’entre eux ont vécu pendant des années, voire jusqu’à 20 ans, dans des camps de réfugiés, ou dans des conditions difficiles analogues, avant de venir au Canada.

Le rétablissement est utilisé dans des situations particulières pour assurer la protection et une solution durable aux personnes qui ne peuvent demeurer dans leur pays d’asile. Parmi les 70 000 réfugiés réétablis à l’échelle mondiale en 2012, le Canada en a accueilli 6 226, derrière l’Australie et les États-Unis, qui en ont accueilli respectivement 9 988 et 50 097 (UNHCR, 2013).

Il n’est pas rare de voir des réfugiés qui ont des membres de leur famille ou des amis réétablis dans d’autres pays, vivant toujours dans des camps de réfugiés ou déplacés à l’intérieur de leur propre pays. Malheureusement, il est également très courant qu’ils aient des parents ou des amis qui ont disparu ou sont morts. Les réfugiés réétablis se sentent souvent responsables des membres de leur famille qu’ils ont laissés derrière eux et ils essaient de les soutenir financièrement ou via les programmes de parrainage privé de réfugiés.

Quel type de soutien et de services les réfugiés reçoivent-ils?

Les réfugiés réétablis sont des résidents permanents; ils ont accès à tous les services et programmes gouvernementaux et ont le droit de travailler. Au cours de leur première année au Canada, les réfugiés pris en charge par le gouvernement reçoivent, dans le cadre du Programme d’aide au rétablissement (PAR), de l’aide immédiate et essentielle pour répondre à leurs besoins les plus élémentaires. Le gouvernement conclut avec des organismes d’aide à l’établissement, comme ISANS, des contrats de services d’orientation et d’aide à l’établissement. Ces services d’aide comprennent : l’accueil à l’aéroport, un hébergement temporaire, une aide à la recherche d’un logement permanent, de l’aide pour s’inscrire aux programmes fédéraux et provinciaux obligatoires, pour préparer un budget, ouvrir un compte bancaire et utiliser les cartes de débit et de crédit, une orientation générale à la vie urbaine à l’intention des clients dont les besoins sont grands, un aiguillage vers d’autres programmes et services et, enfin, une orientation au sein de la collectivité.

Le Canada fournit un soutien au revenu dans le cadre du PAR aux réfugiés admissibles, dont une aide sous forme d’une allocation initiale et unique au foyer et un soutien au revenu mensuel. Le niveau du soutien financier est calculé en fonction des barèmes de l’aide sociale provinciale. L’aide financière peut durer jusqu’à un an après l’arrivée du réfugié au pays ou jusqu’à ce qu’il puisse subvenir à ses propres besoins, selon la première de ces éventualités.

Les réfugiés pris en charge par le gouvernement ont habituellement accès aux Programmes des prêts aux immigrants (PPI) qui les aident à assumer les frais de transport jusqu’au Canada et les dépenses connexes. Les réfugiés

pris en charge par le gouvernement sont tenus de commencer à rembourser ce prêt à leur arrivée au Canada, et des intérêts s’appliquent à ces prêts.

ISANS exécute le Programme d’aide au rétablissement ainsi qu’une vaste gamme de services d’établissement visant à améliorer le rétablissement de ces nouveaux résidents en Nouvelle-Écosse. De plus, ISANS continue à faire valoir les besoins des réfugiés pris en charge par le gouvernement, en matière d’accès à des services et à des programmes appropriés, complets et culturellement adaptés, offerts dans la communauté à l’appui de leur intégration.

Quelle est l’histoire des réfugiés en Nouvelle-Écosse?

De 2008 à 2012, la Nouvelle-Écosse a accueilli 997 réfugiés, soit en moyenne près de 200 par année. Ce chiffre représente 8,3 pour cent de tous les immigrants venus en Nouvelle-Écosse. De 2008 à 2012, 79 pour cent de tous les réfugiés accueillis en Nouvelle-Écosse sont arrivés en tant que réfugiés pris en charge par le gouvernement (Bureau de l’immigration de la Nouvelle-Écosse 2013).

Au cours des 35 dernières années, les organismes d’aide à l’établissement ont joué un rôle prépondérant en matière de protection et de soutien des réfugiés. Depuis 1980, ISANS a soutenu l’établissement d’environ 6 100 réfugiés de 40 différents pays, dont l’Afghanistan, l’ancienne Yougoslavie, le Bhoutan, la Colombie, les anciennes républiques soviétiques, la République démocratique du Congo, l’Éthiopie, l’Irak, le Soudan, la Somalie et le Vietnam.

Apprenez à connaître quelques-uns des réfugiés qui considèrent aujourd’hui la Nouvelle-Écosse comme leur domicile et découvrez leurs histoires...

BEDRIJE REXHEPI

En 1999, Bedrije Rexhepi a quitté le Kosovo déchiré par la guerre, accompagnée de son mari et de leurs six enfants âgés de 8 à 18 ans, pour venir vivre au Canada pendant ce qui ne devait être que quelques mois. Elle est toujours ici, exploitant un salon de coiffure et chérissant ses petits-enfants.

Une guerre civile brutale les a obligés à quitter leur foyer pour se rendre dans un camp de réfugiés en Macédoine, puis s'installer en Nouvelle-Écosse. « J'étais tellement triste de quitter ma maison, mais, d'un autre côté, il y avait ces gens qui nous accueillait chaleureusement. Cela m'a fait du bien. » Bedrije a été impressionnée par le grand nombre d'intervenants qui œuvraient auprès des réfugiés du Kosovo - du gouvernement à la Croix-Rouge, jusqu'à ISANS. « Il faut que vous ayez grand cœur pour faire ce genre de travail. » La famille a vécu pendant six semaines à la base militaire de Windsor Park, à dix dans une chambre. Ils se sont ensuite installés à Clayton Park et ensuite à Dartmouth.

L'apprentissage de la communication n'a pas été chose facile. « Je n'avais aucune idée de ce dont parlaient les gens. Les règles établies, la culture, tout était différent. » Mais Bedrije et sa famille ont reçu le soutien d'un groupe de parrainage privé de citoyens locaux. « Ils venaient à tour de rôle pour nous aider à apprendre l'anglais. Nous avons commencé à faire des repas-partage. Je ne savais vraiment pas de quoi il s'agissait! C'était un groupe merveilleux; ils nous faisaient rire et nous racontaient des histoires. »

En plus d'étudier l'anglais, elle suivait des cours en administration des affaires à ISANS. Son premier emploi était simplement « un emploi » à Burger King. Peu de temps après, le salon de coiffure First Choice

Haircutters lui a offert un poste. La direction avait été impressionnée par ses talents de coiffeuse, acquis au Kosovo. Au bout d'un an seulement, Bedrije a fait preuve d'audace et a lancé sa propre entreprise : Hair by Bea, un petit salon sur la rue Windsor. Elle a une bonne clientèle d'habitues dont plusieurs s'arrêtent en passant, en espérant qu'elle aura du temps à leur consacrer. Le travail autonome l'a bien servie. Selon Bedrije : « Avec des enfants, c'est plus facile; mes enfants sont ma priorité. » Son mari, un concepteur de décor, qui a peint de magnifiques fresques admirées dans toute la ville, s'est aussi très bien débrouillé ici.

Bedrije et sa famille sont retournés au Kosovo à quelques reprises, leur maison endommagée durant la guerre ayant été rénovée. « C'est l'endroit où les enfants sont nés et ont été élevés. Ils y ont encore des amis. Nous ne pouvons effacer cela. » Les premiers jours au Canada ont été difficiles pour eux. Bedrije se rappelle avoir été convoquée à l'école, sa plus jeune éprouvant certaines difficultés. « Je lui ai dit que je croyais en elle, qu'elle était une jeune fille forte et qu'elle aurait à travailler dur. » Cette confiance et cette détermination sont à la base de la réussite de tous ses enfants. La benjamine est maintenant comédienne à Toronto, tandis que l'aîné est architecte. Trois autres enfants travaillent en conception graphique, techniques de laboratoire, production de musique et un autre étudie en journalisme. « Ils travaillent fort pour atteindre leurs objectifs », dit fièrement Bedrije. Cinq d'entre eux sont mariés et lui ont donné onze petits-enfants.

« Tout a été pour le mieux jusqu'à maintenant; nous gagnons notre vie, mettons du pain sur la table et éduquons nos enfants. J'ai eu une bonne vie. »



ABDEL KARIM MUSA

Abdel Karim Musa est arrivé au Canada en tant que réfugié et offre maintenant des conseils à d'autres réfugiés en tant qu'assistant du Programme de parrainage privé de réfugiés chez ISANS. « Je leur dis de ne pas baisser les bras. Rien n'est gratuit ici, mais leur vie finira par changer. »

Musa est né au Soudan, dans la région du Darfour, région minée par des années de famine. Il s'est d'abord réfugié en Égypte puis, après quatre années, lui et Fatima, son épouse, ont été autorisés à venir au Canada. Bon élève en histoire et en géographie, il connaissait le Canada, mais n'avait jamais entendu parler d'Halifax. Sept ans plus tard, Musa est heureux d'être ici. « J'adore cela; je peux marcher et faire de la bicyclette. Les gens sont gentils. Si vous êtes perdu et demandez votre chemin, ils vont vous aider. C'est un bon endroit pour nous. »

Ayant étudié l'anglais au Soudan, il a commencé ici au niveau intermédiaire et a vite maîtrisé la langue. Il a ensuite étudié pour obtenir son diplôme d'études secondaires et s'est inscrit en aéronautique au Collège communautaire de la Nouvelle-Écosse (CCNE). Il a commencé par étudier à temps plein, puis a décidé de travailler et de continuer ses études à temps partiel. Il ne lui reste que deux cours à terminer.

ISANS n'est pas son seul emploi. Musa travaille comme préposé à l'entretien ménager à la régie de santé Capital (Capital Health). Il taille également des vêtements pour des amis et fait ses propres créations à la maison. « J'ai toujours eu ce talent », explique-t-il. Il a une expertise en commerce, car il tenait un petit magasin général au Soudan et vendait des marchandises dans un marché public en Égypte.

Fatima poursuit également des études. Après avoir étudié l'anglais, elle s'est inscrite au CCNE pour obtenir son diplôme d'études secondaires et est ensuite devenue assistante en soins continus. Après avoir amélioré ses connaissances en physique et en sciences, elle a fait une demande d'inscription en soins infirmiers, en architecture ou en ingénierie à l'Université Dalhousie. Fatima et Musa ont deux enfants, Amal, leur fillette de six ans, et Ameer, leur petit garçon de cinq ans. Les enfants pratiquent la natation et le soccer et font de la musique et de la danse d'inspiration africaine. Amal est en immersion française, et les deux enfants apprennent l'arabe, de même que leur langue maternelle, le massalite.

Musa joue un rôle actif au sein de la Sudanese Association of the Maritimes (association soudanaise des Maritimes), un organisme permettant aux personnes d'origine soudanaise de la région de se réunir et de célébrer leur culture. Ne pouvant visiter leur famille lorsqu'ils étaient en Égypte, Musa et Fatima ont bien hâte de pouvoir aller au Soudan leur rendre visite. « Lorsque vous avez de la famille dans un endroit dévasté, c'est très dur de les oublier. Nous essayons tous d'aider », dit-il, en expliquant qu'ils aident leur famille financièrement. Musa désire finir ses études et trouver un emploi en ingénierie. Lui et Fatima souhaitent acheter une maison plutôt que de continuer à vivre dans un logement social. « J'aimerais donner au gouvernement la chance d'aider d'autres gens! »

Musa sait que ce n'est pas facile de s'installer dans un nouveau pays et que la langue est toujours l'obstacle majeur. « Il y a des défis à surmonter ici. Par contre, nous vivons en paix et nous sommes libres de travailler et d'agir à notre guise. Nous avons beaucoup accompli pendant ces sept années. Toutefois, quand vous arrivez ici, vous avez l'impression de venir tout juste de naître. »



JOMEH & MAH GOL FAZELI

La venue au Canada en tant que réfugiés de Jomeh Khan Fazeli, son épouse Mah Gol et leur famille est une réussite. « C'est un bon pays, dit Jomeh. Nous sommes heureux ici. »

La vie d'avant le Canada était difficile. En raison de la guerre en Afghanistan, son pays d'origine, Jomeh s'est enfui au Pakistan à pied. « À 16 ans, j'ai marché pendant treize jours vers le Pakistan parce que je ne voulais pas me battre. » Ses parents et son frère l'ont rejoint peu de temps après. Ils sont demeurés au Pakistan pendant un an avant de quitter le pays pour l'Iran, où ils ont vécu pendant 25 ans. Pendant ce temps, Jomeh a épousé Mah Gol et ils ont eu ensemble cinq enfants.

« La vie en Iran était difficile », dit Jomeh, expliquant que le système fonctionnait bien si vous aviez de l'argent, et que la corruption était monnaie courante. Il vendait des fournitures d'automobile dans une boutique de station-service.

Les Fazelis sont venus au Canada en tant que réfugiés en 2008 et, peu après, ils ont eu leur petite dernière, Yasaman, qui est née le même jour où Jomeh a commencé un nouveau travail. « J'ai pris l'autobus pour me rendre au travail et j'étais à peine arrivé que je demandais un congé en raison de la naissance de mon bébé », se rappelle-t-il avec un sourire moqueur. Jomeh travaille pendant le quart du soir à la boulangerie Staff of Life, où il fait du pain et des samosas. Mah Gol, qui plus jeune confectionnait des tapis, aide parfois à faire le pain. Pendant plusieurs mois, Jomeh a géré un petit magasin, vendant des produits d'épicerie et des tapis.

Jomeh et Mah Gol, qui parlent le farsi et l'ouzbek, savaient à peine quelques mots d'anglais à leur arrivée. Ils ont continué à apprendre

la langue en assistant, quand ils le pouvaient, à des cours du matin donnés par ISANS. Leurs enfants réussissent bien. Leurs deux filles aînées étudient la pharmacie et la gestion des affaires à l'université, tandis que les autres fréquentent l'école aux niveaux primaire et secondaire. Leur fils aîné envisage de s'inscrire à l'université l'an prochain.

Les Fazelis se réunissent en famille et avec d'autres Afghans d'origine plusieurs fois au cours de l'année, à l'occasion de festivités. Mah Gol a aussi une grande amie canadienne et, bien qu'elle trouve le peuple canadien amical, elle note que les gens sont occupés avec leur propre vie. « Mes voisins sont gentils, mais nous ne nous disons que bonjour et comment allez-vous? ».

Ils sont retournés en Iran il y a trois ans pour visiter leurs proches. Jomeh y a de la famille et Mah Gol a son père qui y vit, tandis que le reste de sa famille, sa mère, ses trois frères et leurs familles respectives, vivent en Australie. Grâce à Skype, ils restent en contact. Mah Gol et son époux désirent ardemment devenir citoyens canadiens, mais ils trouvent que l'examen de qualification est ardu. « Nous allons continuer à étudier », dit-elle.

Jomeh et Mah Gol se sentent les bienvenus au Canada et sont très heureux que les taxes servent à payer les soins de santé et les travaux publics de base, tel le déneigement. La température n'a jamais constitué un problème majeur pour eux, ayant vécu sous des climats froids. Par contre, en été, ils profitent du plein air avec leur famille.

Ce couple attachant n'a que des éloges pour ISANS et raconte comment son personnel les a aidés à accéder aux services et à s'y retrouver dans la ville. Comme le souligne Jomeh : « Les débuts ont été difficiles, mais grâce à leur aide, la vie est vite devenue plus facile. »



MOSTAFA RASHIDI

Mostafa Rashidi nous rappelle qu'il n'est pas toujours facile d'être un réfugié au Canada. Il faut de la résilience, de l'imagination et de la détermination pour surmonter les difficultés.

Mostafa a quitté sa terre natale en Iran et a passé deux ans et demi en Turquie, pour enfin arriver au Canada en 2002, avec deux enfants d'un an et de huit ans. Il ne parlait pas l'anglais et ne savait rien du Canada. Il a vécu dans un logement temporaire pendant un mois et a ensuite loué une maison. « C'était tellement froid, tout était nouveau et c'était très dur de prendre soin de mes enfants », dit-il.

Les contacts sociaux sont difficiles pour un père monoparental, surtout au sein de la communauté iranienne. Il dit que cela prend beaucoup de temps pour que la confiance s'installe au point, par exemple, qu'un couple marié vous accueille dans sa maison.

Ayant travaillé comme soudeur et plombier en Iran, Mostafa s'est inscrit à un cours au Collège communautaire de la Nouvelle-Écosse. Il a ensuite trouvé un emploi de soudeur aux chantiers navals d'Halifax, étant l'un des deux seuls de sa promotion à être engagés. Après six ans au même endroit, il a créé sa propre entreprise, Diyar Debris Removal, offrant des services de nettoyage, d'enlèvement des déchets et d'entretien sur les chantiers de construction. Mostafa dit que les affaires vont bien, mais l'entreprise est encore jeune et il aimerait bien la voir prendre de l'expansion. Il emploie un ou deux auxiliaires, selon la charge de travail.

La vie reste difficile, mais Mostafa n'oublie pas pourquoi le Canada est un endroit parfait pour lui et sa famille. « Je suis ici pour mes enfants.



C'est un bon endroit pour acquérir une éducation de qualité. » Sa fille apprend la dentisterie à l'Université Dalhousie, tandis que son fils est au secondaire et joue au soccer dès qu'il le peut. Les deux parlent plusieurs langues.

Depuis qu'il a reçu sa citoyenneté canadienne, Mostafa est en mesure de retourner en Iran presque tous les ans pour visiter ses parents et les autres membres de sa famille.

Il reste en contact avec ISANS, où il a trouvé un grand soutien. « Je me suis dit que, si un jour j'ai tout ce qu'il me faut – un emploi, une bonne vie – j'aiderai des gens à venir au Canada. J'ai dit à ISANS que si je peux être utile à de nouveaux arrivants qui ont besoin d'aide pour faire des courses, déménager des choses ou se déplacer dans la ville, de m'appeler n'importe quand. »

Il est arrivé quelques incidents personnels à Mostafa qui l'ont fait se questionner sur la force policière canadienne et sur son acceptation dans la communauté. Lors d'une dispute portant sur la possession d'une bicyclette, un agent de police lui a dit : « Vous n'êtes pas du Canada. Cette bicyclette n'est pas à vous. Vous n'êtes pas d'ici. » Il s'est également senti intimidé par un policier lors d'une autre altercation concernant le service dans un atelier de réparation de pneus.

Cependant, il dit commencer maintenant à comprendre le système canadien et à connaître ses droits. En riant, il ajoute qu'il devrait écrire un livre. « Si je vous racontais tout ce qui m'est arrivé, vos cheveux se dresseraient sur la tête. »



JENAN HABBEH

L'histoire de Jenan Habbeh est marquée par la tragédie et une grande tristesse, mais elle est également une histoire de courage et d'espoir. Cette Irakienne énergique vit avec le souvenir de l'exécution de son mari, un officier militaire trois

étoiles exécuté par ses propres soldats, sous l'ordre de Saddam Hussein. À ce moment-là, le couple avait déjà un petit garçon et Jenan était enceinte d'une fillette, née prématurément deux mois plus tard. Le mari de Jenan, lorsqu'il était en prison, l'avait exhortée à fuir l'Irak afin d'assurer sa sécurité. Ainsi, neuf mois après le décès de son époux, les parents de Jenan l'ont accompagnée en Jordanie où vivait un de ses frères. Jenan parlait un bon anglais, ce qui lui a permis de travailler au sein du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, puis, en 2002, elle est venue au Canada. Elle n'avait strictement rien, ayant abandonné sa maison, son emploi et ses avoirs. Malgré toute sa détresse, Jenan était reconnaissante d'être acceptée au Canada.

Aujourd'hui, elle est une mère monoparentale d'adolescents, Ali, 15 ans, et Fatma, 13 ans, et elle travaille dur. « J'ai bâti un bon avenir à mes enfants », dit-elle fièrement. Jenan a été élevée avec ses six frères dans une famille instruite. Au pays, elle enseignait l'anglais, langue seconde (ALS) dans une école secondaire privée. Elle est maintenant très heureuse de travailler au programme de prématernelle d'ISANS. « J'adore cela. »

Cela n'a pas été facile de tout recommencer. « Tout est nouveau ici – un pays différent, une culture différente, une situation différente. ISANS m'a aidée énormément. ISANS m'a littéralement soutenue. » Jenan a trouvé un logement dans un immeuble appartenant à un Libanais qui l'a engagée comme gérante d'immeubles. « Ils m'appellent la femme courageuse », dit-elle avec un petit sourire en coin. Elle a travaillé dans une boulangerie libanaise le soir pour rembourser ses frais de voyage au gouvernement. Elle

a fait du bénévolat à la garderie de ses enfants et y a ensuite travaillé comme remplaçante. Quand ses enfants ont commencé l'école, elle a travaillé comme aide-enseignante. Elle a aussi travaillé à temps partiel au Fairview Family Resource Centre (centre de ressources familiales Fairview). Parfois, elle sert d'interprète pour ISANS, aidant les nouveaux arrivants. Elle a travaillé pendant trois ans comme professeure d'anglais à domicile auprès des immigrants.

Ayant toujours travaillé dur pour faire vivre sa famille et stimuler la confiance de ses enfants, Jenan va de l'avant. « C'est maintenant le temps de prendre soin de moi. » Ayant enfin reçu ses diplômes de l'Irak, elle a pu s'inscrire, en 2010, au programme de certificat en Éducation de la petite enfance. Elle a commencé par trois cours en ligne, tout en continuant à travailler. « Je suis très fière de travailler ici et prie Dieu de me donner un emploi à temps plein! » Une fois qu'elle aura obtenu son diplôme, elle sera en mesure de travailler dans toute garderie accréditée.

La famille de Jenan est éparpillée dans le monde. Après avoir passé dix années ici, Jenan s'est rendue à Dubaï, en Syrie et en Jordanie pour visiter ses proches, mais elle n'a aucune intention de retourner en Irak. Elle est devenue citoyenne canadienne en 2004 et compte de nombreux amis canadiens. « Le Canada m'a apporté de la joie. »

Jenan dit encourager d'autres réfugiés à rester à Halifax, un endroit qu'elle a appris à aimer. « La première semaine, j'étais tellement craintive, mais nous devons nous tourner vers l'avenir. »

Ses enfants sont maintenant en 8e et 9e années, et son fils veut devenir ingénieur comme son père. « J'espère que mes enfants seront heureux et accompliront des choses qui feront ma fierté plus tard. C'est pour eux que je suis venue au Canada. »





FLORALBA MOSQUERA

Après trois ans au Canada, Floralba Mosquera se réjouissait à l'idée d'un voyage dans sa Colombie natale, mais son destin a alors basculé lorsque son époux, Olmedo, un chauffeur de taxi, est décédé dans un

accident d'automobile. « Quatre ans plus tard, je pleure toujours son départ », dit-elle, ajoutant que dans quelque temps elle retournera au pays en visite.

Le décès d'Olmedo a bouleversé la vie de Floralba, mais elle rend hommage à ISANS qui l'a guidée dans les moments difficiles. De plus, peu après l'accident, elle est devenue grand-mère. « Ce bébé m'a vraiment aidé; c'est incroyable. »

En raison de la situation politique dangereuse en Colombie, Floralba et son mari, tous les deux enseignants, ont fui le pays en 2007 avec leurs trois enfants, qui ont maintenant 26, 23 et 17 ans. « Je savais très peu de choses sur le Canada, uniquement que c'était le pays par excellence en matière d'accueil pour tous et qu'on y respectait les droits de la personne. Je savais que c'était l'endroit où je devais vivre. »

Au pays, elle avait étudié les mathématiques et la physique et enseigné aux élèves de niveaux primaire et secondaire. À son arrivée, elle avait le mal du pays et a ressenti un grand choc culturel. « C'est difficile de travailler dans votre domaine. C'était également tout un défi pour moi qui ne parlais pas la langue. J'ai dû repartir à zéro. » Son mari parlait l'anglais et, de plus, ISANS lui fournissait souvent un interprète. Par contre, Floralba étudiait avec acharnement son anglais, en suivant des cours en personne et en ligne, de même qu'en pratiquant avec un tuteur. Elle s'est également jointe à un groupe de femmes immigrantes du YMCA et vendait des empanadas, des tortillas et des tamales au marché

public. « Cela me permettait d'être active dans ma collectivité, de pratiquer mon anglais et d'en apprendre davantage sur la culture canadienne. »

Floralba a travaillé comme suppléante dans une garderie puis, en 2013, elle a obtenu un emploi à temps plein au Developmental Centre for Early Learning (centre de développement pour l'apprentissage des jeunes enfants) de l'école Joseph Howe. « J'adore travailler auprès des enfants. C'est ma passion. » Elle continue à suivre des cours en vue d'obtenir un certificat en Éducation de la petite enfance.

Floralba a le sentiment d'appartenir à la communauté et joue un rôle actif au sein de son église. « ISANS m'a aidé à interagir avec les autres. Ils sont devenus une famille pour moi. » Les différences culturelles se sont révélées un réel défi à surmonter. « Mon mari était excédé de ne pas trouver d'endroits où aller danser, dit-elle en riant. Ainsi, il nous arrivait de danser à la maison. » Son fils John travaille dans la vente et un autre fils, Jonathan, est passé de l'Université Saint Mary's à l'Université de l'Alberta pour jouer au soccer et étudier en administration des affaires. Sa fille Wendy est en 12e année à l'école secondaire Halifax West et envisage de s'inscrire à l'université. « Elle est mon amie. Nous nous appelons, faisons les courses ensemble et sortons souper régulièrement. » À la maison, elles parlent espagnol entre elles, une occasion de pratiquer pour sa fille.

Floralba a sept sœurs et un frère, vivant tous en Colombie. Elle communique avec eux souvent, mais demeure ici. « C'est le pays que Dieu a choisi pour moi. Le Canada nous a ouvert la porte. Il y a une raison à cela. » Floralba est devenue citoyenne canadienne. « C'était énorme pour moi. C'est à ce moment que j'ai réalisé que le Canada est maintenant mon vrai domicile. Les gens que j'ai rencontrés ici sont ma famille. Je ne me sens plus comme une étrangère. »

LE SAVIEZ-VOUS?

Environ 6 100 réfugiés parrainés par le gouvernement sont venus en Nouvelle-Écosse depuis 1980.

NOOR AL-ANBAGI

Noor Al-Anbagi se dit souvent qu'il lui faut garder un esprit positif. Elle a dû surmonter de nombreux obstacles depuis son arrivée ici, en 2009, en tant que réfugiée d'Irak via l'Égypte, arrivée avec ses parents et

trois jeunes sœurs. Elle a dû apprendre l'anglais en dépit de sa surdité. Pour l'aider à communiquer avec la communauté sourde, ISANS a engagé une interprète gestuelle par l'entremise de la Society of Deaf and Hard of Hearing Nova Scotians (société des sourds et malentendants de la Nouvelle-Écosse). Alice Mailman sert toujours d'interprète à Noor et l'a assistée dans l'entretien sur lequel est basée la présente histoire. Elles rient ensemble quand Noor déclare : « Je suis meilleure que mon professeur! »

Noor avoue avoir eu peur quand elle est arrivée au Canada. « Mais maintenant, ça va beaucoup mieux. Les gens sont gentils et je me sens plus à l'aise. » Elle craignait que la vie soit difficile ici, mais ses parents lui donnent la liberté de trouver sa place, tout en lui offrant le soutien nécessaire.

Noor étudie l'anglais et la langue des signes le matin à ISANS, et elle se révèle une très bonne élève. En tant que bénévole pour ISANS, elle pratique la langue des signes avec d'autres élèves, en les aidant à lire, les encourageant à rencontrer d'autres signeurs, leur montrant des vidéos en langage gestuel sur YouTube, et même en les aidant à apprendre les trajets d'autobus. Noor a enseigné la langue des signes à des personnes au YMCA et au centre de conditionnement physique Good Life Fitness qu'elle fréquente régulièrement. Elle est membre active de la communauté sourde et a travaillé au dépôt d'une demande de subvention pour un projet visant à rapprocher les communautés des entendants et des sourds. Elle a été ravie de se rendre à Toronto dans le cadre d'un programme d'échange jeunesse. « J'aimerais visiter encore plus d'endroits. J'aimerais être un oiseau et voler! »

La communication avec les personnes entendant est toutefois frustrante par moments. « Ce n'est pas facile de communiquer mes sentiments et de comprendre ce que les gens disent. J'essaie de lire sur les lèvres, leur demande de parler plus lentement et leur enseigne un peu le langage gestuel. »

Noor s'est présentée à l'examen de citoyenneté canadienne, mais elle l'a trouvé difficile. Sa mère suggère que l'examen soit conçu différemment. « Pourquoi ne pas offrir un test distinct devant un juge pour les personnes sourdes? », demande-t-elle. Noor souhaite vivement devenir Canadienne. « Je ne veux pas retourner là où il y a la guerre. »

Noor et les siens sont retournés une fois en terre natale pour visiter des proches qu'ils n'avaient pas vus depuis des années, mais cela les a attristés, car les conditions de vie y sont dangereuses. Ils font toutefois l'effort de garder des liens solides, parlant fréquemment avec des membres de la famille sur Skype.

Noor rêve de devenir designer d'intérieurs. Pour l'instant, elle se tient occupée en s'entraînant au gymnase, en visitant des amis et en aidant sa mère. Elle a une vie de famille heureuse dans un nouvel appartement spacieux, avec ses parents et ses sœurs, Zahraa, 14 ans, Miryam, 13 ans et Rahma, 6 ans. Elle enseigne la langue des signes à Miryam, laquelle à son tour l'enseigne à ses amis. La mère de Noor avait déjà appris le langage gestuel pour communiquer avec son frère et sa sœur qui étaient également sourds.

« C'est notre foyer maintenant, dit la mère de Noor. Un bon endroit, de bonnes gens et une bonne école. Mes enfants sont heureux. » Noor poursuit : « Je ne suis pas allée à l'école en Irak. Je cousais et cuisinais uniquement, et mon père ne cessait de répéter que c'était trop dangereux de sortir. » Selon Noor, le Canada leur a ouvert la porte à une vie nouvelle.

LE SAVIEZ-VOUS?

Les plus grands obstacles à un établissement réussi sont les barrières systémiques, un logement abordable, les difficultés financières, les barrières linguistiques, l'emploi, l'isolement, le mal du pays et le choc culturel.



HENRIETTE ATANDJO

La vie tourne souvent autrement que nous l'avions prévu. Henriette Atandjo s'est mariée à 16 ans dans son Congo natal et avait une famille heureuse. Son mari avait un bon emploi dans le domaine des affaires, ce qui l'amenait à voyager dans d'autres pays. Puis la guerre a tout changé.

Henriette, ses trois enfants, les trois enfants de son mari et sa mère ont dû laisser tout ce qu'ils avaient derrière eux et fuir le Congo en direction de la Tanzanie, où ils ont passé quatre ans et demi dans un camp de réfugiés. « Vous ne pouviez aller nulle part en dehors du camp. Il vous fallait des papiers à montrer aux policiers pour vous assurer de ne pas être mis en prison. C'était pénible. »

Comme c'était dangereux pour eux de retourner au Congo, on leur a annoncé que le Canada deviendrait leur domicile. Henriette était inquiète. « Je n'ai pas de famille dans ce pays; je ne parle pas la langue qu'il faut pour y commencer une nouvelle vie. Est-ce sûr? Quelqu'un peut-il abuser de moi? Les pensées se bouscuaient dans ma tête! » Ils sont arrivés en mars 2006. « Oh, bonté divine, que c'était froid! Je me demandais comment nous ferions pour vivre dans ce pays? » ISANS leur a fourni un interprète et les a aidés à s'installer dans leur nouvelle demeure et à apprendre l'anglais.

Il manquait encore quelqu'un : le mari d'Henriette, Jean, qui était au loin quand ils ont fui. « Nous ne savions pas s'il était mort ou vivant. Toutes ces années dans le camp de réfugiés, nous ne savions absolument pas où il était. » Après trois ans au Canada, ils ont reçu des nouvelles du camp indiquant que quelqu'un la demandait. Ils ont communiqué par téléphone. « Je ne pouvais pas croire que c'était lui. Je pleurais. Il pleurait. »

ISANS l'a aidé à réunir la famille. C'était un grand moment, puisque Jean n'avait pas revu sa fille de sept ans depuis qu'elle était bébé. Henriette et Jean travaillent tous les deux, elle comme préposée à l'entretien à l'hôtel Atlantica et lui comme concierge à l'École Beaubassin. Henriette a étudié l'anglais pendant plus de deux ans, mais a dû arrêter afin de travailler. Jean a étudié brièvement l'anglais, mais s'est arrêté pour occuper un emploi où il parle français.

Henriette parle six langues, dont le swahili. Elle travaille à l'occasion pour ISANS comme interprète auprès des nouveaux arrivants. « J'essaie de leur donner des exemples de ma vie. Ils demandent toujours si un jour ils parleront anglais. Je n'ai jamais pensé que j'arriverais à l'apprendre, mais je l'ai fait. » Elle est contente que ses enfants parlent leur langue maternelle, car elle espère faire une visite au Congo un de ces jours. Ses filles, Martha, 15 ans, et Neema, 12 ans, réussissent bien à l'école et aiment la vie ici. Sa fille aînée est mariée et vit à Montréal. De plus, Henriette a maintenant la joie d'être grand-mère. La mère de Jean, âgée de 91 ans, vit avec eux. Elle est atteinte de démence et reçoit des soins à domicile.

Henriette se dit satisfaite, elle aime sa maison et ses voisins. « C'est un très bel endroit pour vivre. Le quartier est sûr. Vous savez, cela a été difficile au début. Vous repartez à zéro. » Sa sœur qui vit à Montréal l'incite à y déménager. « Ce n'est pas facile de recommencer sa vie. Pas question de déménager! »

La famille a de bons amis d'Afrique, dont une famille rwandaise venant du même camp de réfugiés. « Je veux oublier les mauvais moments du passé. Mon seul souhait pour l'avenir, c'est que mes enfants finissent leurs études et trouvent un bon emploi. »



MOHAMED YAFFA

Mohamed Yaffa n'aurait jamais cru qu'il deviendrait un jour coordinateur pour la diversité et l'insertion sociale à la régie de santé Capital (Capital Health) à Halifax.

Ayant étudié à l'université à Malte, il désirait

travailler aux Affaires étrangères de la Sierra Leone. Au lieu de cela, Mohamed, sa femme enceinte Fatima et leur fils de trois ans ont dû fuir la terrible guerre civile de leur pays pour se réfugier au Canada en 2000. « Vous fuyez pour sauver votre peau. Je voulais veiller sur les miens et trouver une solution durable. »

Il ne savait pas grand-chose de sa terre d'accueil, sauf qu'il existait des liens historiques entre la Nouvelle-Écosse et Freetown. Mais, dès leur arrivée à l'aéroport d'Halifax, il lui a semblé que tout devrait bien aller. Leur chauffeur de taxi, envoyé par ISIS, voulait arrêter à la Mosquée pour les prières du vendredi, ce qu'ils ont fait. « Ça a été une belle façon d'établir le premier contact avec ma communauté religieuse et de commencer à me sentir chez moi dans mon pays d'accueil », se rappelle-t-il.

La famille a passé ses premiers jours à la maison mère de l'Université Mount Saint Vincent. Une des Sœurs de la Charité leur a apporté du riz, un aliment traditionnel dont ils rêvaient depuis des jours. Le gardien de sécurité leur a même fait faire le tour du propriétaire. « J'ai été très chanceux; Dieu m'avait pavé la voie. »

Parlant anglais, arabe, ourdou et plusieurs langues africaines et pouvant soutenir une conversation en français, Mohamed est devenu interprète bénévole à ISIS, où lui et Fatima prenaient tous deux des cours. Il s'est vite joint au conseil d'administration du réseau d'alphabétisation Dartmouth Literacy Network et il a étudié pour devenir professeur d'anglais langue seconde (TESL) à l'Université Saint Mary's. Il a travaillé comme agent d'établissement à ISIS, puis pendant six ans, il a été coordinateur du programme de sensibilisation Family Violence and Cultural Awareness, où il éduquait les nouveaux arrivants sur la prévention de la violence familiale et les responsabilités parentales. « J'ai pris de plus en plus d'expérience

et j'ai beaucoup appris. » Il facilite maintenant l'accès des populations vulnérables aux services de santé et sensibilise les employés aux différences culturelles. « J'aime cet emploi, parce que je vois des résultats. On parle ici de justice sociale. Nous jouons un rôle de soutien dans la communauté. »

Mohamed et son épouse ont quatre enfants, de 4 à 16 ans. Élever des enfants ici, c'est tout un défi. En effet, en Sierra Leone, tout le monde — voisins, amis et famille élargie — prend mutuellement soin des enfants. Le climat n'est pas un problème. « Nous essayons de ne pas nous plaindre », dit Mohamed en ricanant un peu. Mais, selon lui, la plus grande difficulté est le manque de confiance. « Une fois que les gens vous connaissent, ils vous accueillent bien. Par contre, pourquoi ne pas me voir comme une bonne personne dès le départ? Le sentiment que l'on vous suit lorsque vous faites des courses est tout nouveau pour moi, et ce n'est pas agréable du tout. »

Malgré toutes les embûches, ils se sentent chez eux ici. Fatima travaille à temps partiel comme préposée aux soins continus, et les enfants réussissent bien à l'école et adorent le soccer et le Tae Kwon Do. Mohamed a obtenu un diplôme en études islamiques et est maintenant Imam au Centre for Islamic Development (centre de développement islamique). Ils sont retournés en visite en Sierra Leone, mais ont le sentiment que leur lien avec leur terre natale a changé. « Vous retournez au pays, et vous sentez que vous n'êtes plus tout à fait la même personne quant à l'appartenance ethnique et culturelle, explique Mohamed. Vous n'êtes jamais totalement chez vous ni ici, ni là-bas. Nous ne sommes pas entièrement acceptés ici en tant que noirs, immigrants ou musulmans. »

Mais Mohamed reconnaît que le Canada leur a sauvé la vie. « J'étais enthousiasmé de venir ici. Chaque personne dans le monde recherche la justice, et c'est un pays juste sous de nombreux aspects. Et c'est pourquoi je suis profondément reconnaissant. »

Les réfugiés vietnamiens ont été le premier groupe important de réfugiés asiatiques à arriver dans la province. MISA fut alors mis sur pied et devint le premier organisme d'aide à l'établissement en Nouvelle-Écosse.



ZRINKA SELES-VRANJES

Zrinka Seles-Vranjes nous a donné un touchant témoignage de son premier hiver canadien. À l'approche de Noël, elle était enceinte et seule, puisque son mari travaillait en mer. Une voisine âgée, occupant le même immeuble qu'elle, s'est

présentée avec une assiette de biscuits et un petit ange blanc brodé à la main. « J'étais sans voix, déconcertée. Je n'arrêtais pas de lui dire merci. Elle m'a dit "Merci à vous d'avoir choisi le Canada" ». Soulignons toutefois que les réfugiés ont rarement le choix.

Le long et pénible conflit dans l'ancienne Yougoslavie a amené Zrinka et son époux, d'origine croate et bosniaque respectivement, à Halifax en 1996. « Vous ne désirez qu'une chose, c'est de partir; vous voulez simplement mettre de l'ordre dans votre vie d'une manière ou d'une autre. Je ne peux expliquer cela autrement. » Il est parti en Allemagne, elle a suivi et ils se sont rendus au Canada.

Ils ont été accueillis avec des paroles réconfortantes. « Notre chauffeur de taxi nous a dit de ne pas nous en faire, que des gens sont arrivés ici il y a 300, voire 400 ans, et qu'ils ont survécu, et que nous allions aussi survivre. » Le chauffeur les a amenés à un hôtel situé sur les rives du lac Chocolate, où ils ont été accueillis par des représentants du ministère de l'Immigration.

« Ces tout premiers moments furent extraordinaires, dit-elle. Je me sentais comme dans un film; c'était si calme et paisible. Les gens étaient merveilleux, si gentils. Nous marchions et marchions, nous demandant où était la ville. Deux personnes se sont arrêtées et nous ont offert de l'aide. Nous n'étions pas habitués à cela. »

Titulaire de diplômes en enseignement et en pédagogie, Zrinka avait été professeure de langues au secondaire. Elle a également eu un « emploi fantastique » comme directrice d'activités culturelles, où elle organisait des

événements liés au théâtre et à la danse. Son mari était un marin, un métier qu'il exerce toujours en tant que capitaine d'un porte-conteneurs privé.

Zrinka a suivi des cours de langue pendant trois mois, mais elle a attendu que sa fille, Tara, ait un an avant de réintégrer le marché du travail. « À mes débuts ici, je ne connaissais pas les magasins, ne savais pas où me procurer les choses familières pour nous. Je me rappelle encore que tout goûtait différent — le chocolat était moins sucré, le lait n'avait pas le même goût. »

Tara parle le croate et le serbe et est fortement attachée à la patrie de ses parents, où elle est allée en visite plusieurs fois et prévoit retourner lorsqu'elle aura terminé son secondaire. « J'aime la nourriture et le mode de vie là-bas. Quand nous y retournons, tout le monde agit plus comme nous. » Tout ça a été une révélation pour Zrinka : « Tara se sentait seule ici, et soudain, voilà qu'elle se rend compte avec émotion qu'elle possède une famille élargie. Elle était si contente, et moi, je ne m'étais jamais aperçue que ça lui manquait. »

L'établissement de la famille s'est fait avec douceur. « Nous avons des diplômes universitaires et nous venions d'une société qui était différente, mais pas tant que ça. C'était encore l'Europe, nous avons bien sûr ressenti un choc culturel, mais pas aussi fortement que d'autres. »

Zrinka et Tara adorent aller à cheval, et Zrinka siège au conseil d'administration de l'école d'équitation Bengal Lancers. Son mari est membre du centre d'entraînement Metro Karate Club. Zrinka a également aidé une famille palestinienne à s'établir ici, dans le cadre d'un groupe de parrainage privé appelé Neighbours for Refugees. Elle travaille comme assistante du programme Health Interpretation Services d'ISANS, programme qui offre des services d'interprétation dans le secteur de la santé. Elle redonne ainsi à une communauté qui lui a tant donné.



ALI DUALE

Quand Ali Duale est arrivé à Halifax en 1997, le Somalien d'origine a ouvert un tiroir de la commode de sa chambre d'hôtel et y a trouvé des articles de toilette, une lettre rédigée en somalien et un chèque de 100 \$. « Ça m'a secoué. Deux jours auparavant, je vivais dans une boîte de carton dans un camp de réfugiés. Et là, j'étais dans un bel hôtel et quelqu'un me disait : "Cela est pour vous et voici un chèque à encaisser". Ça m'a touché et c'est quelque chose que je n'oublierai jamais. »

Ali et sa femme, Sudi, accompagnés de leurs trois enfants âgés de 2, 3 et 4 ans, ont fui une brutale guerre civile. Ils étaient au Kenya en tant que réfugiés depuis sept ans et auraient pu choisir les États-Unis comme terre d'adoption. « Pour être honnête, une des principales raisons pour lesquelles j'ai choisi le Canada était les services sociaux, parce que je pensais à mes enfants. » Il ne connaissait rien de la Nouvelle-Écosse. « Quelqu'un du Canada m'a dit que c'était une petite collectivité de pêcheurs. J'ai dit que je devrais pouvoir m'y faire. »

Ce fut tout un choc en arrivant. « À l'atterrissage, je ne pouvais rien voir d'autre que de la neige. Je me disais que nous allions sûrement en Sibérie. » Ses craintes ne se sont pas atténuées au cours du trajet en taxi sur la route. « Je ne cessais de demander ville? ville? en agitant les mains. Puis, j'en suis venu à la décision que peu importe où il m'amenait, j'étais prêt. »

Un représentant de l'immigration a aidé la famille à s'établir, et ISANS a fourni les cours de langue. « Je remercie mon adorable épouse; c'est elle qui a décidé de rester ici. C'est un endroit accueillant qui valorise la famille. Et c'est une bonne destination pour les études. » Pendant que la famille s'agrandissait de cinq enfants, Ali et Sudi ont alterné le travail et les études. Sudi a repris l'école secondaire et a ensuite étudié pour devenir infirmière, tout en bénéficiant d'un prêt étudiant. Elle travaille actuellement en tant qu'infirmière auxiliaire au centre hospitalier IWK et continue ses études à Dalhousie. Ali a fait des études secondaires pour adultes, puis a ensuite reçu un prêt qui lui a permis d'étudier

la mécanique au Collège communautaire de la Nouvelle-Écosse tout en travaillant le soir comme concierge au complexe Purdy's Wharf. « Nous avons reçu de l'aide sociale une année seulement. »

Après avoir fait un an en génie mécanique à l'Université Saint Mary's, Ali est devenu pompier en 2004. « Je suis comblé. Quand je me rends à une maison pour aider des gens, je suis satisfait de ma journée. » Il espère encore terminer ses études universitaires. Il est fier de sa famille et se rappelle avec tendresse le discours prononcé à la remise des diplômes du secondaire par son fils Mohamed, où celui-ci parlait de ses parents avec admiration. Mohamed étudie maintenant en science politique à l'Université Dalhousie, tandis que deux de ses sœurs étudient à Saint Mary's. Les plus jeunes sont encore à l'école ou à la maison. Ali croit qu'il faut donner en retour. Il se fait un devoir de voter, un droit qu'il n'avait jamais eu avant. Il est actif au sein de la communauté somalienne, fait partie du conseil d'administration de la Maritime Muslim Academy (académie maritime musulmane) et a participé à la planification de la nouvelle mosquée. À titre de membre d'un groupe de parrainage privé, il travaille actuellement à faire entrer au Canada deux enfants d'une même famille qui vivent dans un camp de réfugiés du Kenya. Il a organisé également un programme de natation au Centre des Jeux du Canada et un programme de basketball gratuit pour les garçons immigrants au centre communautaire St. Andrew. La famille joue aussi au basketball récréatif.

Malgré leur réussite, Ali est réaliste. « Les réfugiés sont de la catégorie d'immigration inférieure; la plupart d'entre eux sont sans instruction et ne sont pas riches. Les réfugiés ont vu des choses terribles et ont besoin qu'on leur témoigne de la sympathie; les obstacles que les réfugiés ont à surmonter sont énormes dans tous les aspects de leur vie. »

LE SAVIEZ-VOUS?

En septembre 2013, il y avait plus de 1,1 million de Somaliens déplacés à l'intérieur du territoire et près d'un million de réfugiés vivant dans des pays voisins comme le Kenya, l'Éthiopie et le Yémen.

SAMSON ZEREMARIAM

Au cours d'un des premiers appels téléphoniques de Samson Zeremariam en Érythrée, son pays d'origine, son père lui a dit que le Canada devait être plus froid que

son propre congélateur. Samson en rit maintenant, mais il ne trouvait pas cela drôle à l'époque. Habituellement, c'est la langue qui constitue le principal obstacle des réfugiés, mais pour lui, cela a toujours été le climat.

Samson est né en Érythrée, mais vivait au Soudan pendant la guerre d'indépendance. Il est retourné en Érythrée pour poursuivre des études universitaires en psychologie. « Cela vous amène à comprendre les gens et à mieux voir les différentes façons de penser. » Il envisageait de travailler dans un hôpital pour enfants ou comme travailleur social, mais a fui l'Érythrée pour le Soudan, de peur que son service national obligatoire de 18 mois ne soit prolongé.

Très à l'aise en anglais, Samson est alors devenu interprète pour le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Mais une nuit, lui et sa femme, Almaz, ont été kidnappés, probablement parce que le gouvernement soudanais le soupçonnait d'espionnage. Il a été détenu pendant trois jours, et Almaz pendant 43 jours. Ils se sont vite enfuis au Canada pour se mettre en sûreté. « Nous n'avions pas le temps de nous renseigner sur quoi que ce soit, dit Samson. C'était terrifiant là-bas. Nous ne pouvions rien faire tout seuls ».

Son arrivée ici avec Almaz, enceinte de leur premier enfant, a été un grand soulagement. ISANS leur a fourni du soutien, y compris des cours d'anglais des affaires. Samson a travaillé comme préposé à l'entretien de bureaux et plongeur dans un hôtel. « C'était par choix. Je ne m'attendais pas à travailler bien assis dans un bureau alors que je ne connaissais rien du système d'ici. » Il a étudié pour devenir machiniste au Collège

communautaire de la Nouvelle-Écosse et a ensuite décroché des emplois, d'abord à temps partiel puis à temps plein, chez Pratt and Whitney et chez Advanced Precision. Lorsqu'il a été mis à pied en 2008, il est devenu chauffeur de taxi. Il espère être engagé au chantier naval d'Irving.

Le Canada est maintenant son pays. « Lorsque vous vous établissez dans un nouveau pays, il vous incombe de tout apprendre, dit Samson. Gardez vos traditions si vous le désirez, mais apprenez la langue et la culture des gens qui vous entourent. » Almaz s'occupe de leurs trois filles, Elelta, Elim et Naomi, âgées respectivement de 9, 7 et 5 ans, et elle travaille parfois pour ISANS comme interprète et formatrice en autonomie fonctionnelle auprès des nouveaux arrivants du Soudan, de l'Éthiopie, de l'Érythrée et du Moyen-Orient. Samson aide les nouveaux arrivants à ISANS. « Je peux voir leur soulagement d'avoir devant eux quelqu'un qui parle leur langue et leur sert de guide. Je leur dis de travailler dur et, s'ils ne sont pas instruits, je les encourage à s'instruire. Vous devez dépendre de vous-mêmes. »

Samson est membre d'un groupe de parrainage privé de réfugiés œuvrant à faire entrer de nouveaux arrivants d'Israël, du Soudan et de l'Ouganda. Jusqu'à tout récemment, il était président de l'Association canado-érythréenne, un groupe axé sur l'enseignement de leur langue maternelle aux enfants. La famille aime pratiquer la natation et a des amis de divers pays. Les parents de Samson, qu'il a visités une fois au Soudan, sont toujours en Érythrée, tandis que ses frères et sœurs sont dispersés dans le monde.

Samson est devenu citoyen canadien en 2006. « Où que j'aille, j'ai mon passeport canadien. Et surtout, je tenais à voter pour faire entendre ma voix. La vie ici est bonne. Il n'y a ni peur ni menaces. C'est un pays pacifique. »



MICHAEL & HANNAH KAMARA

La famille Kamara n'oubliera jamais le froid extrême de cette journée de janvier 2007 quand ils sont arrivés au Canada, mais heureusement la chaleur des Néo-Écossais a compensé

ce premier choc thermique. Michael et Hannah sont arrivés avec leur fille de 3 ans et un neveu. Depuis, ils ont eu un fils, maintenant âgé de 4 ans. La famille avait vécu dans un camp de réfugiés dans leur Sierra Leone d'origine, un pays qui a subi pendant 11 ans une brutale guerre civile. Michael, comme beaucoup de victimes de cette guerre, y a perdu une jambe, et il a dû attendre d'être au Canada avant d'avoir une prothèse. « Je n'avais aucune idée à quoi ressemblait le Canada; c'était différent, mais nous nous réjouissons d'avoir la possibilité de vivre ici. »

Dans sa terre natale, il était tailleur et son épouse vendait des vêtements. Maintenant, elle travaille comme femme de chambre à un hôtel du centre-ville. Michael a travaillé comme préposé dans un hôpital et a ensuite décidé de conduire un taxi. Son horaire flexible lui permet d'aller chercher son fils à l'école et de s'en occuper jusqu'à ce que son épouse arrive du travail. Ils ont participé à la formation d'une Association canado-sierra-léonaise qui tient des réunions une fois par mois. « Nous y parlons notre langue, mangeons nos plats traditionnels, avons du plaisir et rions. Nos enfants se connaissent les uns les autres. Même s'ils sont nés ici, ils savent qu'ils font aussi partie de quelque chose d'autre. » L'association ramasse également des fonds pour aider les gens qui souffrent en Sierra Leone, particulièrement les personnes qui ont perdu un membre à la guerre. Michael a mis de côté 50 \$ par mois en prévision d'un voyage dans son pays natal pour visiter sa famille et trouver d'autres

moyens d'aider. Il a donné des fournitures scolaires, comme des livres et des stylos et a aidé un jeune homme à recevoir l'intervention chirurgicale dont il avait besoin. Il ramasse actuellement des fournitures scolaires en vue de remplir un conteneur. « Le Canada a changé ma vie. Maintenant, je cherche à changer la vie d'autres personnes. »

La langue a constitué un défi majeur. Hannah a étudié l'anglais à ISANS et le pratique au travail. « Lorsque je parle aux clients, je suis le conseil de mon professeur qui me disait de mettre la gêne de côté. » Michael est heureux d'avoir la possibilité de parler aux gens de sa Sierra Leone. « Les passagers de mon taxi veulent savoir qui je suis et d'où je viens, et j'aime les informer. »

Ils se sentent bien dans leur foyer; leur fille joue au soccer et chacun profite des sorties en famille. « C'est certain que vous vous ennuyez de votre nourriture, de votre langue, de votre culture – de votre façon d'interagir avec les autres – mais vous êtes quand même heureux d'être ici », dit Michael. Hannah souligne qu'au pays, la famille élargie et les voisins prennent mutuellement soin des enfants. « Mais, je suis heureuse ici, heureuse d'avoir la chance de m'instruire et d'avoir un travail ainsi que des droits en tant que femme. »

Michael a terminé ses études secondaires pour adultes ici et a toujours comme objectif d'aller au collège et d'étudier la gestion des affaires. Ils espèrent qu'un jour ils auront ensemble leur propre entreprise. « J'ai dû arrêter mes études parce que j'avais du mal à tout mener de front, dit-il. Je ne veux pas que mes enfants vivent la même chose. Je veux qu'ils aient la meilleure éducation possible qui leur assurera un bel avenir. »

LE SAVIEZ-VOUS?

Depuis 1978, les répondants du secteur privé ont permis à plus de 200 000 réfugiés de venir au Canada, et ce nombre s'ajoute à celui des réfugiés réétablis grâce au financement du gouvernement.



FAMILLE ADHIKARI

La famille Adhikari est à mille lieues de son pays d'origine, le Bhoutan. Le père, Madhu, et la mère, Padma, sont venus au Canada en 2009, avec leurs

fil, Sudarsan et Ganga ainsi que leur benjamine, Nisha, après avoir vécu 18 ans dans un camp de réfugiés au Népal. Ce voyage, qu'ils ont fait avec quatre autres familles, était la toute première fois qu'ils prenaient l'avion.

« Nous n'avions pas d'autre choix que de venir au Canada », dit Sudarsan, en expliquant qu'ils n'avaient reçu qu'un avis de deux semaines pour s'informer sur le pays. Ils ont passé leur première nuit à l'hôtel. « Nous avons passé cette nuit-là le ventre creux », dit Ganga, se rappelant qu'ils n'avaient pas compris que le sac sur le pas de la porte contenait de la nourriture pour eux. Deux semaines après leur arrivée, ISANS les a aidés à s'installer dans un appartement.

Quatre années plus tard, la charmante famille se dit ravie de son nouveau pays d'accueil. Madhu et sa femme trouvent l'apprentissage de l'anglais difficile, les deux étant très peu scolarisés. Ils continuent à étudier la langue, alors que Madhu travaille aussi à temps partiel comme préposé d'entretien. Les deux garçons étudient à l'Université Dalhousie. Sudarsan est parrainé par l'EUMC (Entraide universitaire mondiale du Canada) et étudie le génie industriel, tandis que Ganga a obtenu un prêt étudiant pour étudier le génie chimique et travaille comme préposé aux chambres à un hôtel local. Les garçons travaillent souvent pour ISANS, Sudarsan en tant qu'interprète et Ganga comme formateur en autonomie fonctionnelle afin d'aider les nouveaux arrivants à s'établir.

Nisha est en 8e année dans une école avoisinante et rêve de devenir infirmière. Elle a beaucoup d'amis et adore les sciences. Elle aime également

la natation et le plongeon. De plus, elle et sa mère font du bénévolat au sein de l'organisme de lutte contre la faim FEED Nova Scotia. Les garçons jouent au soccer et, bien entendu, ils adorent tous aller au centre commercial et au cinéma, surtout pour voir des films « Bollywood ». « Nous aimons presque tout au Canada, à l'exception de la neige et du froid », avoue Sudarsan. Mais cela n'est rien en comparaison des difficultés passées. Ils ont été forcés de quitter le Bhoutan, où ils cultivaient la terre, pour se rendre au Népal et vivre dans un camp de réfugiés où s'entassaient environ 25 000 personnes. « Ça a été une période misérable », dit Madhu, qui y travaillait comme professeur de népalais. Les maisons étaient de vrais nids-à-feu – certaines avaient un toit de plastique et d'autres étaient faites de bambou et de chaume. Sudarsan avait seulement deux ans lorsqu'ils sont arrivés au Népal, tandis que son frère et sa sœur y sont nés.

Leur famille élargie leur manque. La famille de Madhu est au Bhoutan et aux États-Unis, et Padma a de la famille au Québec qu'ils ont pu visiter. Ils se réunissent parfois avec d'autres Bhoutanais de la région, surtout durant les festivals, comme les fêtes de Dussehra et de Diwali. Ils se rendent au temple hindou local, quoique seul Madhu comprenne bien le hindi.

L'acceptation n'est pas chose facile ici. Ils ont l'impression d'être observés et de faire l'objet de commentaires lorsqu'ils s'aventurent dans la rue avec leurs costumes traditionnels. Toutefois, ils se sentent à leur place. Leur sens des responsabilités les a amenés à économiser assez d'argent en l'espace de trois ans seulement pour rembourser leur prêt pour immigrants. Ils sont reconnaissants à ceux qui les ont aidés et éprouvent un fort sentiment d'appartenance. « Nous sommes maintenant des résidents permanents. Nous avons été appelés réfugiés pendant un bon moment », dit Ganga. Son frère abonde en ce sens : « Nous sommes venus ici pour échapper à tout ça. »

Depuis 2009, 500 réfugiés bhoutanais sont arrivés en Nouvelle-Écosse.



ELENA LALABEKOVA

Chaque jour en se rendant au travail, Elena Lalabekova passe par le cimetière où son père est enterré. Elle prend une minute pour le remercier de l'avoir amenée au Canada. « Il disait : "Je l'ai fait, je vous ai amenés ici." Il adorait ce pays. »

Elena et sa famille sont arrivées en 2005 après les années tumultueuses qui ont suivi leur vol en provenance de l'Azerbaïdjan. Elena et ses parents ont quitté leur pays dévasté par la guerre en 1988 pour s'envoler vers l'Arménie et sont ensuite passés au Turkménistan. « Nous vivions là dans l'espoir de trouver un foyer », explique-t-elle. Mais leur situation était instable, et elle n'avait même pas le droit de s'inscrire au collège. « Mon père a écrit lettres après lettres pour obtenir les documents dont j'avais besoin pour entrer au collège ». Ses parents ont travaillé fort pour qu'elle puisse étudier la gestion de bureau et la tenue des comptes dans un collège privé. Douée en anglais, Elena a travaillé dans une entreprise d'importations-exportations et a enseigné l'anglais dans une garderie.

Le gouvernement a fini par inciter les réfugiés à partir, et plusieurs familles sont venues à Halifax. Elena était alors mariée, mère d'une fillette de 18 mois et de nouveau enceinte. « Nous étions confrontés à une nouvelle culture et à de nouvelles personnes, sans le soutien de la famille élargie. J'ai dû renoncer à plein de choses, mais c'était mieux pour moi et mes enfants. »

Sa famille et ses parents se sont tous installés dans le même immeuble, dans deux appartements. « Je suis tellement reconnaissante à ISANS. Ils ont été d'un immense soutien. » Le mari d'Elena, Gennady, qui ne parlait pas anglais, a trouvé les premiers jours plutôt difficiles. Lui et les parents d'Elena ont étudié l'anglais à ISANS.

« La langue représente un défi immense, simplement pour se déplacer et

trouver son chemin. » Pour Elena, la culture était différente, mais pas dans le sens négatif. « C'est mieux ici : des valeurs différentes et un environnement plus chaleureux. » Gennady ne s'est pas laissé séduire aussi rapidement, mais après une visite d'une semaine à Toronto et, plus tard, un séjour de trois semaines dans son pays d'origine, il s'est aperçu qu'Halifax était un endroit prometteur. Il a commencé à peindre des maisons, ce qu'il fait encore aujourd'hui.

En 2007, ISANS a invité Elena à une séance d'information de la Banque Royale du Canada (RBC), ce qui lui a vite valu un emploi de préposée au service à la clientèle. Après avoir travaillé dans plusieurs succursales, elle est maintenant bien installée à Burnside. Elle a été invitée à se joindre à un groupe-ressource d'employés, appelé Mosaïque RBC, lequel a pour mission de contribuer à soutenir une culture d'intégration au sein de la communauté bancaire.

Il y a deux ans, la famille a acheté une maison, et ce, à peu près au même moment où ses membres sont devenus des citoyens canadiens. « Deux événements que nous célébrons maintenant ensemble! » La mère d'Elena habite tout près et aide à élever les filles, Elona et Victoria, âgées maintenant de dix et de huit ans. Cette aide revêt une importance particulière en raison du décès soudain du père d'Elena en 2012. La famille aime beaucoup les films et les livres russes, ce qui permet aux enfants de conserver leur langue maternelle. Elena est membre de l'association russophone Russian Society of the Maritimes et reçoit un soutien de la RBC pour organiser des activités. C'est également avec plaisir qu'elle aide les nouveaux arrivants à s'établir au Canada.

Elena est reconnaissante de la vie qu'elle mène ici. Elle dit qu'elle ne comprend pas les familles qui ne s'entendent pas, ayant elle-même dans son pays d'origine des proches qu'elle ne voit jamais. « Ils devraient être heureux de ce qu'ils ont. »



6960, chemin Mumford • Bureau 2120
Halifax • Nouvelle-Écosse • Canada • B3L 4P1
Téléphone: 902.423.3607 • Télécopieur: 902.423.3154
www.isans.ca

Bridgewater • 373, rue King
Téléphone: 902.212.0492

Truro • 35, rue Commercial, pièce 208
Téléphone: 902.305.2759

Kentville • 49, rue Cornwallis
Téléphone: 902.300.0044

Ailleurs en Nouvelle-Écosse
Sans frais: 1.866.431.6472